

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 43

Artikel: La lettra à Djan-Daniet et cliaque à son valet Metsî
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Comment ? Déjà midi ? Comme le temps passe... Je me sauve...

Que faire ? Pour ne pas passer pour des « mufs » et par pure politesse de cour, madame et monsieur s'y opposent.

— Mais non, cher ami, restez donc. A la fortune du pot...

— Inutile ! Inutile !

— Si, si, mettez un couvert pour monsieur, Justine.

— C'est trop de dérangement. Si j'avais su que ce fût si tard... Dans tous les cas, ne faites rien pour moi...

Ah ! le malin sait bien qu'un supplément au menu n'est point nécessaire et, mentalement, il se poulèche les babines. Le tour est joué.

* *

Mais il y a encore un genre de pique-assiette plus mesquin que ce coureur de bons morceaux. C'est le pique-assiette avarice. Celui-là est l'espèce modèle et dangereuse dont on ne saurait trop se garer. Ses incursions sur la table d'autrui sont calculées à quelques centimes près ; elles entrent dans l'établissement de son budget quotidien. Elles figurent dans ses comptes. Ce n'est plus ni de la misère, ni de la gourmandise, c'est de l'exploitation organisée et justifiée par des chiffres.

En général, le pique-assiette par avarice « a des moyens », comme l'on dit. Cependant, il déplore toujours la cherté du temps et la difficulté de nouer les deux bouts. On sait à quoi s'en tenir sur cette antienne, on ne répond pas. D'ailleurs, le pique-assiette par avarice habite généralement hors de ville, même à quelques kilomètres. Voire plus loin. Il vient deux ou trois fois par mois — quelquefois davantage — pour affaires, le matin. Et, vers midi, vous le voyez arriver tout rayonnant.

— Bonjour ; ça va ?

Et il s'assied. Impossible de ne pas l'inviter. D'ailleurs, soyez tranquille, il ne s'en ira pas. Vous pouvez attendre, vous pouvez retarder le service, vous pouvez même annoncer votre départ — vous ne dînez pas à la maison, vous êtes invité — peu importe, l'avare est tenace, il espère toujours et, même si vous sortez, même si il voit s'évanouir l'illusion d'un repas gratuit, il sortira à vos côtés, il vous accompagnera au tram, au chemin de fer, au bateau, espérant toujours en quelque providence, en quelque hasard propice aux Harpagnons. Et si, enfin, toute espérance lui échappe, il vous quittera navré, en murmurant d'un air résigné comme dernier adieu :

— Eh bien ! voilà ! Je dînerai à la Consommation.

C'est l'abomination de la désolation. Pensez. Il a averti chez lui qu'il ne mangerait pas. Et comme il est célibataire et paye une légère pension, le dîner du jour sera décompté. Mais, cependant, il faut se nourrir. Alors, notre bonhomme a calculé qu'un dîner au restaurant équivaldrait au prix de son voyage en troisième classe. Donc, s'il évite ces frais, en « s'invitant », son voyage est payé. Il fera de même pour le souper, que sa maîtresse de pension décomptera aussi, et comme il ne va ni au café, ni à la brasserie, notre pingre se trouvera encore avec un bénéfice. Et voilà. C'est très simple, mais peu digne d'admiration.

Quel vilain monsieur que le pique-assiette avarice.

LE PÈRE GRISE.

La lettre à Djan-Daniet et elliaque à son valet Metsi.

Djan-Daniet à Metsi à Gros, que demoràve pè lo Crèt dâi Sapalle, l'avâi zon z'u dou valets, ion que l'avâi bâtsi Metsi po cein que lo père-grand s'appelâve dinse, et l'autre Manuvet, que l'ire assebin lo nom dau bouibo à o régent. Clliau dou valets étant bin vègnâi, et

quand l'è qu'urant quieinze à o seije ans lau père lè z'avâi einvouyi dein lè z'Allemagne por lau z'appreindrè à talematsi, cà, à o dzo de vouâ, s'on ne sa pas talematsi on bocon on passe por on tatipotse. L'irant pè Nidrepipe et, à cein que desant, vè dâi prâo galèze dzeins que l'étant dâi bon païsan quemet Djan-Daniet ; et Metsi et Manuvet, suti quemet dâi vilho derbon, apprenyant à fère tot cein que sè preseintâve : l'ariâvant, gouvernâvant lè modze et lè bolet, abrèvâvant, traisant lè fémé, po bin dere ie bâosenâvant et lau père étâi pardieu bin conteint de savâi qu'omète sè dègremelhivânt pè clliau z'Allemagne. Enfin quie, tot allâve quemet su dâi ruvettes, quand, tot d'on coup, à o gros dâi feins, vaitcé que mè cors vîgnânt malâdo ti lè dou ein on iâdzo. L'avant attrapâ on'escarlâtine à cein que desâi lo mâdzo et falli teni lo lhi à tsaut grantenet, que ne pouâvant pas pire écrire à lau père z'et mère po cein que lo papâi l'arâi pu betâ la maladi à quauquon d'autro. L'affère alla tellement mau que lo pouro Manuvet ma fâi passâ l'arma à gause et que fut einterrâ pè clli Nidrepipe. Adan lo maître sè dèpatse d'einvouyi oquie à Djan-Daniet po lài dere que ne falliâi pe rein mè compta su Manuvet, qu'ire môr et einterrâ, et que Metsi l'étâi bin malâdo assebin. Cllia lettra l'ire fète ein tutche et Djan-Daniet l'avâi portâie po la bailli à lière à o régent que prâo su savâi talematsi du que l'avâi étâ pè l'Ecoula normâla. Ma noutron régent ein savâi tot fenameint justo po sè fère battre, ne put pas lière lo papâi à tsavon, seulameint que put dere à Djan-Daniet que sè valet irant mau fotu et que ion étâi môr, mâ que la lettra étâi mau fète, lè mots étant bin eimbarbouilli et veri à bètsevet, po cein que lè tutche mettânt la tsèri dèvant lè bâo, et ne pouâve pas dere à o justo sè l'étâi Metsi à o bin Manuvet que viquessâi-adi. Vaitcé mon pouro Djan dein ti sè z'étât : peinsâ-vâi assebin, ion de sè valottet einterrâ dein lè z'Allemagne et ne pas pi savâi lo quin l'ire. Adan, ein arreveint à l'otò, preind 'na follie de papâ et sè met à grabouilli oquie po Metsi, du que l'étâi lo pllie vilho. Vaitcé cein que lài desâi :

« Metsi, mon valet,

» Mè et ta mère on è tot ein cousin stau » taimps, po cein que lo régent n'a pas su no » dere se l'è tè que t'î môr à o bin se l'è Manu- » vet. Se n'è pas tè, te foudrà no z'écriture oquie » po no dere se l'è Manuvet ; et se l'è tè, faut » que Manuvet no lo diessè tot parâi. Ta mère » tè regrette bin et mè ie bâvo on verro à vou- » tra santè à ti lè dou.

» Ton père,

» Djan-Daniet feu Metsi. »

Onna senanna apri, pè l'otò on recèvessâi onna lettra que Metsi l'avâi écritâ et que sè desâi dinse :

« Mon pouro père,

» Ie vo z'avertô que ni'è pas mè que su môr, » l'è mon frère Manuvet ; mâ l'è la vretâ que » i'è étâ bin pllie malâdo que li : i'è zu l'escar- » latine que tota la pi m'a plliemâ quemet à » n'on caïon.

» Voutron valet que repreind tot parâi lo bin,

» Metsi.

MARC A LOUIS.

Crainte salutaire.

Les médecins de Molière avaient la manie de la saignée et du clystère ; les médecins d'aujourd'hui ont la manie du bistouri. Avec eux, il faut toujours couper.

— Qu'avez-vous ; vous avez mal ?... Où, là ?... Montrez... Ce n'est rien... Asseyez-vous, on va vous opérer.

Et si on se laisse faire, ça y est.

L'autre jour, en Algérie, un Arabe se présentait à l'hôpital. Il devait soutenir son ventre à pleines mains pour pouvoir marcher. Sous

son burnous, ses intestins s'échappaient ; un coup de coutelas les avait à peu près mis à nu.

L'Arabe, gémissant, fut conduit à la salle de visite :

— Mon ami, lui dit naturellement l'interne, assieds-toi là ; nous allons t'opérer.

Affolé, l'Arabe se dressa, reprit son paquet d'intestins en débâcle et s'enfuit. Les médecins le tenaient pour mort.

Trois mois après, il revenait à l'hôpital pour une fracture du bras ; son ventre se portait à merveille.

— Qu'as-tu fait ? lui demanda le chirurgien, stupéfait.

— J'ai mis, répondit-il avec sérénité, du sable que saupoudrait du marc de café, du safran et de la peau de serpent...

— Et alors, ton mal ?

— Vous êtes bien honnête : je suis tout à fait guéri.

Le trembleur converti.

VIEILLE CHANSON EXTRAITE D'UN VIEUX RECUEIL

Un de nos trembleurs extrêmes
Qui frémit rien qu'au seul nom
Des partis et des systèmes
Dont on parle en nos cantons,
Un jour étant à la table,
Des gueux où l'on l'invita,
Dit, en jurant comme un diable :
Ne goûtez pas ce vin-là.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera. } bis.

A la porte ici qu'on veille,
Ou je vais me trouver mal.
Monsieur, dans cette bouteille,
Vous cachez un libéral.
Ce vin n'est qu'un rien qui vaille,
Son fumet vous monte là,
Et pour l'homme qui travaille
L'eau fraîche vaut mieux que ça.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Après le vin ordinaire,
On fit sauter un flacon.
Quoi, dit-il, plus en colère,
Vous allez jusqu'au bouchon ;
C'est du pur radicalisme,
Ce vin vous assommara ;
Dans un affreux despotisme
Son goût vous entraînera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quelle horreur ! sur votre table,
Quoi ? vous avez des rôtis !
A ce mets trop confortable
Vous livrez vos appétits !
Vous êtes des anarchistes,
Votre ventre en crèvera ;
Ces rôtis sont communistes,
Ça vous empoisonnera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Hé quoi ! des sauces piquantes
Accompagnées d'autres plats !
A ces choses succulentes
Vous livrez vos estomacs !
Tous ces plats sont fourriéristes,
Votre exemple nous perdra.
Que diront les égoïstes
Quand tout le monde en voudra.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quoi ! vous avez des serviettes,
On vous sert aux petits soins,
On vous change vos assiettes,
Comme à moi, ni plus ni moins ;
Vous avez des domestiques.
Mes amis, de ce train-là
Bientôt dans la république
Le riche nous servira.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde chantera.

Eteignez-moi ces lumières
Et rentrez dans vos maisons.
Qu'entends-je ? au lieu de prières
Des discours et des chansons !